

laire tout ensemble qui, laissant la langue de Cicéron, aurait manié le français avec la souplesse persuasive d'un Fénelon ou d'un Malebranche. Qu'un pareil homme eût jamais existé en chair et en os, et pendant le XVII^e siècle, ç'eût été trop beau. Quant à rencontrer ce Platon dévot sous la bure franciscaine et, pour tout dire, capucin, l'espoir ne m'en serait jamais venu. "

M. Brémond met donc Yves de Paris au-dessus de tous, et ses contemporains semblent avoir reconnu le mérite de ce personnage extraordinaire que l'éditeur de ses oeuvres appelle le " plus beau génie de son siècle, le porte-plume de son temps et l'honneur de son ordre ". Il y a tout lieu de croire que dès avant sa mort " l'oubli avait commencé à se faire autour de lui, un oubli que, depuis lors, plus de deux siècles ont solidement consacré ". Il est incontestable qu'il fit grande figure à son époque, qu'il fut apprécié, qu'il fut aimé. " Mais il a vécu trop longtemps, et quand il a disparu, les beaux jours de l'humanisme dévot étaient passés. Finies les hautes spéculations platoniciennes, bridée la curiosité universelle, éteinte l'ardeur confiante et libérale, assombri l'optimisme de cette époque généreuse! "

Mais, dira-t-on, pourquoi les capucins ont-ils laissé s'effacer la mémoire de leur Père Yves? " Eh quoi, ne voyons-nous pas les jésuites, ordinairement plus soucieux des gloires de leur ordre, oublier bientôt le Père Binet, faire fi du Père Garasse, et traiter le vieux Richeome avec une compassion presque méprisante? Notre capucin est certes plus grand que tous ceux-là, mais où a-t-on vu que l'immortalité fût nécessairement promise au génie? " Quoiqu'il en soit, M. Brémond met à étudier le Père Yves une sorte de coquetterie, une vraie complaisance. Il désirerait savoir les circonstances qui ont décidé de sa vocation religieuse, connaître son *curriculum vitae*. Mais, sur ce point, tous les détails font défaut. " Yves